

laquelle il fut reconnaître en personne la position de Magdala, qui, selon l'usage en pareil cas, lui parut presque imprenable, illusion qui devait promptement se dissiper, car les événements ont prouvé qu'en réalité, rien n'était plus facile pour des troupes européennes que d'emporter cette forteresse barbare.

A sa rentrée au camp, le général anglais reçut de M. Rassam, un de ses compatriotes retenus par le Négous dans une captivité que l'on disait si dure, un billet laconique ainsi conçu : "Prenez garde le roi se met en mouvement." Nous ne citons ce fait que parce que ce n'est pas le premier de cette nature qui se produit. Les prisonniers anglais entretenaient en quelque sorte une correspondance suivie avec les officiers de l'armée qui marchait à leur délivrance, et l'on avouera que, de la part de gens tenus dans les fers et soumis à une surveillance si sévère, ces facilités de correspondance ne laissent pas de paraître étranges.

Le 8, le général Napier envoya une lettre à Théodoros pour lui demander officiellement la mise en liberté des prisonniers anglais. En même temps, l'armée anglaise se massait à une distance de six milles de la forteresse du roi et parfaitement en vue de son camp, dont on apercevait fort bien les vingt-huit canons monstres dont on avait fait tant de bruit et qui devaient faire si peu de besogne.

Le 13 au matin, la frêve convenue entre Théodoros et le général étant expirée sans que les prisonniers eussent été remis en liberté, celui-ci, à la tête des première et deuxième brigades de son armée, donna l'assaut au fort Shillasse qui, après un semblant de résistance, se hâta de se rendre.

Théodoros, témoin de la mollesse ou de la trahison des officiers auxquels il avait confié la défense du fort Shillasse, se retira sur le plateau, au centre des travaux de Magdala, et ouvrit le feu sur l'armée anglaise, avec cinq pièces d'artillerie, qui furent promptement démontées par les canons Armstrong des agresseurs. Alors le Négous, abandonnant son artillerie, fit barricader les portes de sortie et, de dessus les murailles des fortifications, commanda un feu de mousqueterie, auquel le général Napier répondit par un bombardement de trois heures. Au bout de ce temps, les colonnes d'assaut furent lancées sur les ruines de la forteresse, qu'elles emportèrent "après une vigoureuse résistance" dit le bulletin du vainqueur ; mais, ce qui porte à croire que la résistance n'a pas été précisément très vigoureuse, c'est que les assaillants ont eu, en tout, quinze hommes blessés, et pas un seul tué. Du côté des Abyssiniens, les pertes sont diversement appréciées : on les porte à cinq cents tués et quinze cents blessés. Nous devons ajouter que la dépêche qui donne ces derniers chiffres étant la dernière en date mérite plus de créance que l'autre, envoyée de suite après l'engagement, et avant qu'on eût eu le temps de vérifier les pertes.

En pénétrant dans les retranchements, les vainqueurs ont trouvé le cadavre de Théodoros, la tête fracassée par une balle. Suivant les uns, il a été tué pendant le combat ; selon les autres, il s'est tué lui-même en voyant que la fortune le trahissait. Dans tous les cas, il est mort en brave. Le nombre des soldats faits prisonniers par le général Napier est de quatorze cents, parmi lesquels deux fils du roi défunt. Quant aux captifs anglais, sur le sort desquels on s'est tant apitoyé, et que Théodoros devait infailliblement faire massacrer à l'approche des ennemis, on a eu le plaisir de constater qu'ils étaient pleins de vigueur et de santé, et ils ont dû partir le 14 pour l'Angleterre.

De grandes richesses étaient accumulées dans l'intérieur de la forteresse de Magdala ; elles ont eu le sort de celles trouvées à une autre époque dans le palais d'été de l'empereur de Chine ; tout a été pillé. L'enthousiasme des soldats vainqueurs n'a pas été médiocre lorsqu'ils ont mis la main sur quatre couronnes royales d'or massif, vingt mille dollars en argent, plus de mille pièces d'argenterie, sans parler d'une quantité de bijoux et autres objets de prix, dont la plupart, à la vérité, ne sont pas à l'usage des troupiers, mais qu'ils ont soigneusement rasés nonobstant.

Voici maintenant le détail du butin que la victoire a fait tomber en la possession du général Napier : d'abord, les vingt-huit canons monstres qui n'ont pas réussi à causer une mort

d'homme et qui, pour cette raison, ne seront sans doute pas jugés valoir la peine d'être transportés en Angleterre ; ensuite, cinq mille outils d'aspect bizarre, que l'on suppose être des armes, mais dont un antiquaire érudit pourrait seul révéler l'usage ; puis, dix mille... on ose à peine l'écrire ; dix mille boucliers ! enfin, dix mille lances ou harpons.

Si, comme on l'assure, les troupes anglaises étaient armées de chassepots, on comprendra aisément que les abyssiniens, avec leurs boucliers, n'aient pas fait merveille.

Indépendamment des captifs anglais, il y avait une soixantaine de prisonniers européens, hommes, femmes et enfants, qui ont repris tout joyeux le chemin de leurs patries respectives.

Les guerriers anglais, couverts de gloire et chargés de butin, sont parties le 14 avril pour aller reprendre leur service, les uns dans les Indes, les autres en Angleterre.

(Courrier des E.-U.)

## PÉDAGOGIE.

### Des moyens d'exalter la curiosité chez les Enfants.

On s'adresse un peu trop exclusivement à la mémoire des enfants. "Écoute et retiens," ce précepte résume à peu près toute la méthode. Sans doute, dans la plupart des cas il n'y a pas d'autre moyen praticable que de faire des leçons, des expositions et d'obliger les enfants à s'en souvenir. Voyons cependant si on ne pourrait pas joindre à l'antique système quelque pratique nouvelle.

Il est certain, et c'est une vérité que chacun peut observer sur soi-même ; il est certain que la mémoire a un jeu ennuyeux ; un exercice qui n'active que la mémoire rebute très-vite. L'intérêt ne commence que lorsque d'autres facultés, comme l'intelligence, l'imagination, entrent en jeu ; et l'intérêt croît à mesure que leur participation est plus considérable.

Il y a des gens qui ont une mémoire extrêmement facile et forte, tout à fait dominante ; ceux-là ont la passion de lire ou d'écouter et de retenir, d'ailleurs incapables généralement de réfléchir et de juger. Mais hormis les esprits de ce tempérament particulier, il est constaté, je le répète, que la plupart des hommes trouvent du plaisir à exercer leur intelligence, leur imagination, et de l'ennui à exercer leur mémoire.

C'est là bien souvent la cause des dégoûts, des répugnances que les enfants montrent pour l'étude. Bien souvent les mêmes enfants qui reçoivent, avec une indifférence, une distraction désespérante, les vérités que vous leur servez bien claires, bien nettes, si nettes qu'ils n'ont point d'effort à faire pour comprendre, qu'ils n'ont qu'à retenir, ces enfants dis-je, rechercheraient avec ardeur les mêmes vérités, s'il fallait pour les saisir user un peu de leur intelligence.

L'enfant est généralement curieux. Qu'est-ce que la curiosité ? C'est une espèce d'appétit intellectuel pour un objet qui, après s'être laissé entrevoir s'est dérobé. Prenons un exemple des plus simples : J'aperçois de loin quelque chose qui ne me paraît ressembler à rien, que je ne comprends pas, dont je ne me rends pas compte ; me voilà intrigué, attiré. Je désire voir pleinement les contours, les formes de la chose. Il y a là un désir, un mouvement pénible et agréable tout à la fois, comme tous les désirs. On comprend déjà par cet exemple si simple quelles sont les conditions de la curiosité ; il faut voir un peu et ne pas voir pleinement. Dès que la chose se présente en pleine lumière, c'est une affaire finie ; la curiosité est morte, à moins que ce ne soit un objet étranger, inconnu. Dans ce cas, la curiosité renaît ; elle porte alors non plus sur les formes de l'objet, mais sur sa nature ; on se demande ce que c'est, à quoi cela sert, ou comment cela est fait. Supposons quelqu'un à côté de nous qui puisse nous l'apprendre, d'un mot voilà la curiosité tuée une seconde fois.